

## UNE EXCURSION

DANS

## l'Amérique du Sud

LE BRÉSIL.

(Suite.)

Je viens de faire allusion à la difficulté qu'on éprouve à pénétrer dans l'intérieur du Brésilien ; eh bien, dans la rue, au théâtre, à l'hôtel, il n'y a pas d'homme plus liant que lui et l'on n'en finit pas, sans pourtant les chercher, de présentations, de compliments et de poignées de main. L'étranger, heureusement, échappe à l'accolade. Celle-ci reste toute brésilienne et se donne dans la rue aussi bien que partout ailleurs ; elle remplace la poignée de main chez des amis plus intimes, et comporte, comme accompagnement obligé, trois petits coups réciproques dans le dos, qu'on est toujours tenté de prendre pour quelque signe maçonnique.

Pour compléter l'article "détails de mœurs", qu'on me permette d'en citer encore quelques-uns, plus intimes mais non moins caractéristiques. Un des travers du Brésilien est d'être plus cérémonieux et complimenteur que de raison. Bien vite, heureusement, l'on sait ce que parler veut dire, et l'on finit par se faire à tant de choses qui surprennent tout d'abord. Ainsi : vous vous extasiez sur un objet quelconque et croyez de bon goût d'en complimenter le détenteur : " *As suas ordens* [à vos ordres], il est à vous ", répond-il invariablement ; mais gardez-vous bien de le prendre ; vous vous feriez, peut-être, un mortel ennemi, tout en perdant, à coup sûr, votre réputation de savoir-vivre et presque d'honnête homme. Ou encore : vous écrivez à une personne de votre famille ou de vos amis : l'une de vos connaissances de la veille, sans se douter même du nom de votre correspondant, ne manquera jamais de vous dire, s'il vous surprend dans cette occupation : " Présentez, je vous prie, mes hommages à cette aimable personne ". Et cet adieu, au moins aussi singulier que stéréotypé : " *A tout-à-l'heure* ", se dit, alors même qu'on se quitte pour toujours.

Dans cette ville naguères encore si privée de nouvelles venant d'Europe et de l'étranger, le grand événement, celui qui, plus que tout autre, captive, agite et passionne, c'est l'arrivée d'un steamer, souvent impatiemment attendu. Il fait bon voir alors l'animation du port et l'encombrement des rues basses. Le commerce et la Finance, l'employé, le colporteur et l'esclave se pressent sur les quais, tandis qu'aux flancs du steamer nouveau-venu vont s'accrocher quelques petits bateaux à vapeur et des grappes sans fin d'embarcations légères aux pavillons flottants et aux mille couleurs.

Puis, tandis que les avides s'abreuvent de nouvelles, que

d'autres se précipitent et s'embrassent, que d'autres encore profitent du trouble général pour goûter la table du bord, là, sous l'échelle à peine descendue, les matelots se battent, s'injurient et s'arrachent indistinctement passagers et colis ; les maîtres des barques font leur prix, à l'honneur, naturellement, des nègres qui les montent et à l'exploitation des passagers qui s'y confient. Sur une éminence voisine, le Sémaphore déploie la pavillon du steamer ; les tramways en prennent les couleurs, et les journaux de la localité publient à grand tapage la bonne nouvelle ainsi que la liste complète des nouveaux débarqués. Deux bâtiments voisins, le *Correio* [la poste] et la *Bolsa* [la bourse] ne désemplissent pas de curieux, et l'arrivée des sacs aux lettres et dépêches est partout saluée de vives acclamations.

Aujourd'hui l'ouverture du câble transatlantique a quelque peu terni la couleur de ce tableau, dans lequel la politique et le commerce, renseignés au jour le jour, ne figurent plus qu'accessoirement. Il faut s'incliner devant la réussite de cette grande entreprise : ce fut la plus belle fête à laquelle il m'eût été donné d'assister dans le Nouveau-Monde que celle de l'inauguration de ce service télégraphique. Ce câble, si plein d'avenir et de promesses, devait cependant, pendant quelque temps, bouleverser fatalement le marché du pays et de la ville.

Appréciant mieux que tout autre les immenses avantages qu'allait retirer son empire de ce fait capital, l'Empereur voulut donner à cette fête un éclat inaccoutumé, et les vastes salons du *Casino fluminense* réunissaient le soir autour de S. M. l'élite de la population, soit quelques milliers de personnes.

La fête fut brillante et se prolongea fort tard. L'Empereur était visiblement heureux. Il vint à moi, et j'eus personnellement l'honneur de m'entretenir avec S. M. J'avais eu, peu de temps auparavant, le plaisir de lui être présenté en son palais de Saint-Christophe. Qu'il me soit permis de parler de cette entrevue qui restera pour moi l'un des plus agréables souvenirs de mon voyage.

L'Empereur est un homme d'une cinquantaine d'années, à la taille élevée, au port majestueux, à la longue barbe blanche, aux cheveux grisonnants, à l'air intelligent et distingué. Honoré d'une audience gracieusement accordée, je m'y rendis avec le plus grand plaisir. C'est une chose imposante que d'aller ainsi, en pays étranger, présenter au Souverain du plus grand empire du monde, ses hommages en tête-à-tête ; mais Sa Majesté brésilienne est si bonne, elle unit à beaucoup de prestance tant de simplicité et d'attraits, que l'on se sent vite à l'aise et que l'émotion ne tarde pas à disparaître. Alors, on jouit vraiment de son aimable et savante conversation ; car l'Empereur est non-seulement un politique habile et un homme très-intelligent, mais un savant versé dans toutes les sciences, un polyglotte parlant aisément plusieurs langues et un exemple rare de prodigieuse mémoire. Il lit tout ce qui se publie chez lui comme à l'étranger, mais surtout en Europe ; il sait tout ce qui se passe et a réponse à tout ; j'ose dire qu'il est une des têtes les plus fortes du monde couronné.

Après m'avoir adressé quelques paroles de bienvenue, il me félicita de mes goûts de voyage et m'indiqua gracieusement quelques belles excursions à faire dans la contrée,